

Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure



STREET LITT'

N°8 – Été 2025



Street Litt'

Le voutour	6
La petite bergère du hameau boucané	14
33, rue des Errants.....	20
L'enfer de Nantes	25
Allée du Boutet Fumé	33
Naître ou ne pas naître	42
L'étrange voyage à Nantes	51



Couverture et mise en page : Albert
Crédit photo : pixabay.com, pexels.
com, auteurs

« Pin-pon, pin-pon, pin-pon ! » La Punto prend de la vitesse, dépasse le petit immeuble des Calafiore et se précipite dans le ravin au bout de la rue. « Pin-pon, pin-pon pin-pon ! » Samira n'est plus qu'un souvenir, quelque chose d'amer à avaler. « Pin-pon, pin-pon, pin-pon ! » Au loin, on entend une sirène, mais on se sait pas si c'est l'ambulance ou la police... « Pin-pon, pin-pon, pin-pon ! » Elle retentit et s'éteint comme si elle s'arrêtait continuellement pour demander des informations sur une rue.

*Rue Castellana Bandiera
Emma Dante (trad. Eugenia Fano)*



Édito



Enfant, nous habitons rue Charles Péguy. Je ne savais pas qui était ce Charles Péguy et cela m'intriguait beaucoup. Un de mes amis habitait dans la rue d'à côté, la rue Paul Valéry. Je ne savais pas plus qui était ce personnage mais je trouvais la sonorité plus agréable. Chez nous, on connaissait Salvador Allende, Pablo Neruda ou encore Federico Garcia Lorca. Et bien sûr, Victor Hugo. Existe-t-il une ville sans une rue ou une place Victor Hugo ? Lorsque je prenais le métro, je passais mon temps à lire le nom des stations : République ou Hôtel de Ville, ça va. Mais des gens se sont vraiment appelés « Masséna » ou « Foch » ? Et que voulait-dire le « Mal » qui précédait leur nom. Un garçon de ma classe s'appelait Martial. S'agissait-il donc d'un Martial Masséna et Martial Foch ? Cela me semblait étrange deux personnages avec le même prénom qui se suivent, l'un derrière l'autre, sur une même ligne de métro.

Un jour, est arrivé le dictionnaire. Le petit Larousse Illustré. Avec ses deux parties, les noms communs au début, puis, après les pages roses et ses locutions latines, les noms propres. Un grand pas en avant dans ma connaissance des Grands Hommes – très peu de



femmes encore dans nos rues. Cela dit, il restait des obscures, des noms qui méritent une rue mais pas une place dans le dictionnaire. Wikipédia n'existait pas et ne pouvait donc me dire qui était Laurent Bonnevay.

L'école, le collège ont agrandi mon territoire des odonymes. J'ai compris qu'il y a des villes avec des rues De Gaulle, Clémenceau ou République et d'autres orientées par des Robespierre, Stalingrad ou Maurice Thorèz. On trouve beaucoup de Duchesse Anne en Bretagne alors que la Méditerranée préfère les Frédéric Mistral. Certaines villes gardent une neutralité prudente avec des allées des Cormiers, des rues des Tilleuls ou des places du Blé Noir. D'autres communes, moins imaginatives, offrent à leurs habitants des adresses en rue du Château, de la Rivière ou du Pont-Neuf. Avez-vous remarqué que les « ponts neufs » sont souvent les plus vieux de la ville ?

Les personnages illustres, l'Histoire, la géographie ou les corps de métiers fournissent des bataillons de noms de rue. Certains sont plus inattendus. La rue des Grenouilles, le chemin des Farfadets ou l'avenue du Rayon Vert, voilà quelques exemples susceptibles d'ouvrir sur des histoires formidables à imaginer. J'ai donc collecté peu ou prou trois douzaines de noms des voies nantaises. Je les ai ensuite proposés comme



point de départ pour ce Jus de Citron. Et cela donne naissance à notre premier numéro de littérature de rue, de Street Litt'.

A vous d'arpenter maintenant ces sept récits.

Bonne lecture



Le vautour

par Nicole



Elvire ne tient plus en place. Après sa journée de télétravail, elle doit attendre encore des heures avant de sortir. L'immeuble situé au 10, allée du Bourg Fumé a été construit selon une technologie d'efficacité thermique incroyable. Même température en toute saison. « Fumé » en souvenir de la petite ville de Beauregard entièrement rebâtie après l'incendie qui l'a ravagée au milieu des années deux mille trente.

L'écran de contrôle des données indique 46° dehors mais l'entrée de la coulée verte des Farfadets est juste au bout de l'allée, à deux pas d'ici. Sous les ombrages et au bord du ruisseau, la chaleur est certainement supportable et pourtant, il est interdit d'y aller



avant vingt heures. Elvire marmonne : « absurde, absurde ! »

L'été, pendant les canicules, un décret limite les heures de sortie si vous êtes considéré comme à risque. Vous êtes bouclé chez vous du milieu de la matinée jusqu'au soir. Et pour elle, le motif, c'est quoi ? Une chute dans la rue cet hiver due à une glissade sur une coulée de boue. Sa cheville fracturée a récupéré mais cela a suffi pour une inscription sur la liste des PF : « personnes fragiles ». Ils disent que c'est pour éviter la saturation des services d'urgence. Frauder peut coûter cher et les contrôles sont fréquents. Il y a aussi les caméras de surveillance à chaque coin de rue et des voisins désœuvrés, prêts à dénoncer tout comportement suspect.

Une tasse de thé à la main, Elvire se poste à la fenêtre du salon. Le nez collé à la vitre, elle est comme une mouche emprisonnée dans un bocal en verre qui cherche en vain une issue.

Il lui prend une envie soudaine d'ouvrir la fenêtre. Seulement pour respirer l'air extérieur, même une ou deux minutes. Impossible. Le verrouillage est automatique dès que la différence de degré entre le dedans et le dehors atteint un certain niveau. Une vague de suffocation monte en elle. Elle se retient d'attraper une chaise et de la balancer contre la vitre. Cela ne servirait à rien. Depuis des années, un matériau spé-



cial a été mis au point. Les ouragans peuvent déferler, projeter des branches d'arbre, balancer des grêlons gros comme le poing, les vitres résistent. Reste calme, respire, se répète-t-elle en boucle. Elle se concentre sur l'observation de la rue.

Les passants sous leur ombrelle thermique sont rares et rasant les murs. Elvire bâille d'ennui. À vingt heures, ce sera trop tard pour une randonnée dans la coulée verte, à cause du risque de mauvaise rencontre. Elle soupire et frotte ses yeux fatigués. Piégée dans son appartement la plupart du temps, la nuit, elle dort de plus en plus mal. Et il reste encore deux mois d'été. Au moins !

Tout à coup, ce qu'elle aperçoit rompt la monotonie de ses pensées. Le locataire du rez-de-chaussée vient de sortir, un gros sac à l'épaule. Il s'arrête et lance un regard vers la fenêtre du troisième, celle où Elvire est en faction. D'un bond, elle s'éloigne de la vitre, avant d'y revenir avec précaution. Le type s'éloigne déjà, en direction de la coulée. Il marche d'un pas rapide, sans avoir l'air gêné par la fournaise. Comment fait-il et qu'y a-t-il dans ce sac ?

Elle le croise parfois dans le hall de l'immeuble. À chaque fois, il lui sourit d'une façon sournoise. Il est grand et marche les épaules en avant, d'où jaillit un long cou. Ses petits yeux sombres au regard perçant, en contraste avec une chevelure blond délavé lissée



vers l'arrière, semblent à l'affût de tout. Son nez jaillit de son visage comme une lame de couteau. On dirait un aigle ou mieux un vautour, avec ses mains aux longs doigts décharnés qui ressemblent à des serres. La dernière fois, après un bref bonjour échangé, il s'est approché en ouvrant la bouche, pour engager la conversation. Elvire s'est éclipsée. Au moment où elle s'engouffrait dans la cage d'escalier, elle a tourné la tête. Il la fixait avec un sourire carnassier, les dents en avant. On dirait toujours que ses lèvres peinent à les recouvrir !

Il y a autre chose. La nuit précédente, ne trouvant pas le sommeil, elle est descendue à petits pas discrets. Elle voulait juste aller sur le seuil respirer l'air du dehors. Au rez-de-chaussée, des voix filtraient de l'appartement du Vautour. Assourdis, des murmures de complotistes. Les mains tremblantes, elle s'est approchée de la porte. Et là, elle a perçu les mots : « exploser. ..martyrs » et aussi : « distillerie...grange aux loups ». Elle s'est précipitée dans l'escalier. Le bruit de ses pas paraissait se répercuter dans tout l'immeuble. Arrivée chez elle le souffle court, le cœur galopant comme un cheval fou, elle s'est enfermée, y compris avec le verrou tout en haut qui ne sert jamais. Plus tard, alors qu'elle s'était enfin assoupie, elle a entendu des coups frappés à la porte. Peut-être en rêve, comment savoir ?



Ce matin, pendant le petit-déjeuner, les mots entendus dans la nuit dansaient encore dans sa tête. Elle est presque sûre qu'un trafic malhonnête et même criminel se trame, sans doute orchestré par le Vautour ! La Grange aux Loups, c'est une bâtisse en ruine située dans une zone en friche de la coulée des Farfadets. Le genre d'endroit mal fréquenté.

Le temps passe, péniblement, mais il passe. Au moment où Elvire s'apprête à quitter son observatoire, elle voit le Vautour revenir vers l'immeuble. Son sac à l'épaule a complètement dégonflé et semble vide. Le type s'arrête et regarde à nouveau vers la fenêtre. Exaspérée, Elvire le fixe elle aussi, le visage scotché à la vitre. Avant qu'il ne rentre dans l'immeuble, elle distingue un sourire narquois.

Comment a-t-elle pu avoir une telle audace ? D'habitude, elle fuit cet homme et surtout son regard. Sans doute maintenant restera-t-il chez lui. Il faudra quand même qu'elle se méfie tout à l'heure, en sortant. À moins de renoncer à son escapade du soir. À cette idée, une nouvelle suffocation la saisit. Si intense qu'elle doit s'asperger d'eau glacée.

Épuisée, elle se laisse tomber sur le canapé, le visage entre les mains. Elle doit tenir encore une demi-heure avant d'aller respirer l'air de la coulée verte. Près de l'entrée, il y a un petit coin entre des buissons



où elle s'installe souvent pour être tranquille. Une alerte sur son portable la sort de ses pensées : « En raison de la persistance de températures très élevées, les PF ne sont pas autorisées à sortir, jusqu'à nouvel ordre. » Une fois de plus ! Elle se lève d'un bond. Une émotion violente se déverse dans tout son corps. Lave en fusion, trop longtemps contenue dans les entrailles d'un volcan endormi.

Elle n'a été qu'une gourde d'avoir obéi aux ordres si longtemps, sans avoir même l'idée de se rebeller ! Elle crie un tonitruant « Non » et hurlerait jusqu'à sans écorcher la gorge, si elle osait. Elle balance les coussins du canapé contre le mur, de toutes ses forces, envoie valser le pot de fleurs posé sur la table. Haletante, elle s'immobilise, stupéfaite de cet accès de rage.

Elle enfile sa veste isotherme, attrape son ombrelle thermique et son sac à dos, avant de sortir. Dehors, la chaleur est écrasante, mais peu importe, Elvire accélère le pas jusqu'à l'entrée des Farfadets. Arrivée près du ruisseau, ruisselante de sueur, elle s'arrête pour souffler et boire à sa gourde d'eau fraîche. Alors qu'elle s'apprête à rejoindre ses buissons refuge, un « Elvire, quelle surprise ! » enjoué, la surprend.

Face à elle, se tient Léa, une vieille amie. Elles tombent dans les bras l'une de l'autre. Léa est partie vivre en Mongolie il y a des années. Elles ne se sont pas revues depuis. Elvire s'étonne : « Tu as pu obtenir un billet



d'avion ? » L'autre répond en rigolant que non, bien sûr ! Tombée en nostalgie de son petit coin de Bretagne, elle est revenue en train et a mis plus d'une semaine.

Elles discutent de la vie devenue si dure et des restrictions de toutes sortes qui s'abattent. Tout à coup, Léa consulte sa montre : « Oh ! Il faut que j'y aille. » Elle ajoute : « Et si tu venais avec moi ? » Elle a rendez-vous à la Grange aux Loups, avec quelques personnes, pour passer la nuit à la belle étoile, hors de l'ambiance confinée des logements ultra-sécurisés.

Elvire article :

« Mais...c'est très imprudent.

– Mais non ! J'y vais souvent. Allez, lâche-toi ! »

Elvire se voit rentrer chez elle, en guettant la présence d'éventuels agents de contrôle des sorties, être encore enfermée, seule, peut-être des jours, sans avoir le droit de sortir. Une révolte la traverse, vibre dans toutes ses fibres. Elle murmure : « Je te suis. »

À la Grange aux Loups, elles descendent dans la cave où sont réunies une douzaine de personnes, y compris deux familles avec des enfants. Cela permet d'attendre l'arrivée de la nuit, dans un semblant de fraîcheur. Des victuailles sont étalées sur une nappe, avec autour tapis et coussins. Les enfants jouent à se



poursuivre autour des vestiges d'une ancienne distillerie clandestine, pendant que les adultes discutent et refont le monde. Des bribes de conversation atteignent Elvire :

« Rue des Martyrs où j'habite, il reste des immeubles sans isolation anti-canicule. Les gens n'en peuvent plus.

– Ça plus les privations de liberté, ça va finir par exploser ! »

Se rappelant sa panique de la nuit précédente, un fou-rire monte en Elvire. Arrive alors un grand type au regard sombre. Le Vautour ! Vu de près, il faut reconnaître que son sourire n'est pas du tout sournois, seulement un brin moqueur, avec un certain charme. Il l'accueille avec chaleur :

« Enchanté de faire votre connaissance et bienvenue dans notre petit groupe de rebelles. »

En regardant bien, le brun de ses yeux est doux comme du velours. Honteuse de ses soupçons passés, Elvire balbutie :

« Enchantée moi aussi »

Une femme débouche une bouteille et lance : « C'est l'heure de l'apéro. Et tant pis pour l'interdiction d'alcool par temps de canicule ! » Un long éclat de rire lui répond, auquel se joint Elvire.



La petite bergère du hameau boucané

par Mélanie



De la fumée s'élevait dans le ciel, là où, normalement, seules les étoiles enflammaient le ciel. Depuis la forêt, les animaux reniflaient une odeur de brûlé. L'air du soir s'alourdissait d'une touffeur inhabituelle pour cette douce fin d'été. Sans bruit, la tension gagnait insidieusement les bois, qui retenaient à grand peine l'agitation de ses habitants. Des yeux apparurent au-dessus d'une branche, ronds et chauds comme les rayons de lune à travers la canopée. Un hululement réconfortant enroba le silence nocturne ; aucun doute dans les mots du hibou : tout doux, tout doux. Le danger était loin. Il revenait du village où il avait tout vu. Un bâtiment brûlait mais les bi-



pèdes s'activaient entre puits et flammes pour venir à bout de l'incendie. La catastrophe ne risquait pas de s'étendre aux bois.

Au bourg, en revanche, la panique menaçait. Autour de la grange en péril, une chaîne humaine enfiévrée charriait des seaux d'eau. Au premier signe de défaillance, le feu qui léchait déjà les murs voisins se propagerait aux habitations. Alors, manches retroussées au-dessus des coudes, jupes relevées jusqu'aux genoux, les gens trimaient, dégoulinant de sueur. Les uns hurlaient des ordres, les autres criaient des encouragements, tous soufflaient comme des bœufs. Mais aucun ne faiblissait. Même les enfants participaient à l'effort de garde et de sauvegarde.

Tous, sauf la petite Lucie. Prostrée sous un arbre de la cour, la fillette essuyait de sa manche noircie son front transpirant et ses joues trempées de larmes intarissables. Rien de tout cela ne parvenait à laver son visage couvert de suie, encore moins à effacer le choc qu'elle venait de vivre. Elle revivait en boucle son réveil en sursaut, alors qu'elle était censée veiller sur la brebis et son nouvel agneau, endormis dans la tiédeur de la paille. Elle revoyait le loup surgissant par surprise, sa gueule pleine de crocs, son haleine affamée, son regard inflexible rougi par la lumière de la torche. Elle entendait encore son grognement qui se confondait avec les plaintes de son estomac. Attirée par le



sang de la naissance, la bête ne partirait pas sans avoir assouvi la soif qui la torturait. La présence de la jeune fermière ne l'impressionnait guère. Alors, un éclair frappa l'esprit de Lucie : une seule chose tenait les fauves à distance, et elle en disposait là, juste à portée de bras. Elle se saisit du flambeau et l'agita vivement devant elle. Des étincelles volèrent au museau du carnassier, crépitèrent sur sa fourrure et le mirent en déroute. Comme il fuyait en jappant, la victoire sembla totale pendant un court instant. Juste le temps pour la petite fille de constater la fumée qui montait autour d'elle. Son arme avait touché la paille en même temps que le poil de l'assaillant. Lucie s'empara de l'agneau nouveau et poussa le reste du troupeau à l'extérieur de la bâtisse, tout en criant à l'aide. Désormais à l'abri, elle imaginait la fournaise à laquelle les moutons et elle venaient d'échapper. Elle cuisait de honte et toutes les veines de son corps bouillaient d'envie de disparaître. Que lui diraient ses parents quand le calme serait revenu ? Que penseraient ses camarades et leurs parents ? Et si l'incendie dévorait le village tout entier ?

Un épais manteau de fumée enveloppait les maisons alentour. Le brasier semblait vouloir s'étendre au reste du village. Tel le loup et son ventre vide, il grondait de façon inquiétante. Dans le nuage noir, la fillette croyait distinguer une meute de bêtes ; les étincelles



se muaiant en yeux embrasés par la faim ; les rares trouées blanches n'étaient que griffes et crocs acérés, prêts à s'abattre sur le monde. Lucie n'y tint plus. Elle se recroquevilla sur l'agneau rendormi au creux de ses jambes et ferma les yeux.

La rosée du matin la sortit d'un sommeil dans lequel elle ne s'était pas sentie sombrer. Un léger frisson lui parcourut l'échine quand elle prit conscience de l'endroit et du moment où elle se trouvait. Autour d'elle, le calme dominait maintenant. Les hommes et les femmes repartaient chez eux à pas lents, éreintés par une nuit de lutte. Les enfants se blottissaient dans les jupons de leur mère ou les bras de leur père. Ses parents à elle approchaient lentement, serrés ensemble sous le même châle. Lucie les voyait clairement sous le ciel blanc du jour naissant. Derrière eux, seules quelques volutes grises s'évaporaient encore, mais le village tenait encore debout, intact. Le monstre de feu ne crachait plus son souffle destructeur. Son pelage charbonneux envolé, il ne restait plus de lui que son odeur âcre et tenace, incrustée pour longtemps dans les moindres fibres du hameau. Sans oser troubler le silence retrouvé, l'enfant prit la main de sa maman et toute la famille regagna la fraîcheur de sa chaumière.

Quelques années plus tard, tandis que Lucie se rendait au bois avec, dans son sillage, une ribambelle de marmots en rang deux par deux, le plus gaillard lâcha



la pogne inquiète de son camarade et s'avança vers elle.

« Maîtresse ! Est-ce qu'on va voir des loups ?

– Non, Gaspard. Les loups ne sortent pas le jour.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils savent que c'est le moment où les gens sortent et qu'ils ont peur de nous.

– Pourquoi ?

– Parce que nous pouvons les chasser.

– Pourquoi ?

– Parce que nous ne voulons pas qu'ils mangent nos moutons.

– Eh ben, moi, mon papa, il m'a dit que, eh ben, un jour, quand il était petit, eh ben y avait eu un loup. Et même que y a une petite fille qui l'a chassé à elle toute seule, comme une grande, même !

– Ah oui ? Et tu sais qui c'était, la petite fille ?

Tout en racontant les détails de l'histoire la plus épique de son enfance à sa classe désormais agglutinée autour d'elle avec des yeux écarquillés, l'institutrice sortit du chemin principal. Au-dessus d'elle, des prunelles encore plus rondes que celles des enfants la toisaient du haut d'un écriteau. De mémoire d'écopier, le hibou avait toujours niché sur le panneau de la



Rue de la Grange. Et, dès que Madame Lucie passait devant lui, l'oiseau taquin la saluait de son chant bien particulier. Les plus jeunes des bambins témoins de cette scène, terrorisés par les histoires de grandes méchantes meutes, y entendaient toujours le même avertissement : au loup, au loup. C'est ainsi que, les élèves friands de frissons devenus grands, en hommage à la courageuse enseignante, on ajouta les célèbres paroles du rapace au nom de la voie qui menait au bâtiment le plus connu du bourg, désormais appelée Rue de la Grange au Loup.



33, rue des Errants

par Fanny



Doug regarda le portail de la courette se refermer sur les déménageurs qu'il avait payés de la main à la main, en très petites coupures. Des gars qui faisaient des extras le week-end, en aidant des particuliers sans le sou à déplacer quelques meubles et cartons dans une camionnette bringuebailante et qui n'avaient rien trouvé à redire à être payés en billets de 10. Il y eut un bruit rauque de moteur qui démarre, déjà fatigué. Le nouvel appartement accueillit les cartons avec l'indifférence d'un lieu en a vu d'autres.

Doug s'assit à même le plancher vitrifié dont le vernis avait connu meilleur lustre. 33 déménagements en 15



ans. Il ne restait jamais plus de six mois au même endroit. C'était le métier qui voulait ça. Il aurait pu être fermier, planton au ministère de l'Intérieur, guichetier à la SNCF. Il n'aurait pas eu à bouger mais la vie en avait décidé autrement et pas lui malheureusement comme il le disait parfois à ses conquêtes qui l'interrogeaient sur sa vie d'errance. Il mettait en général un terme rapide à ce type de liaison. La curiosité était un vilain défaut que sa grand'mère punissait à coup de badine.

Il se souvint de son premier logis. Un meublé parisien méga exigu sous les toits. Mais qui avait l'avantage de se trouver dans le 16ème arrondissement de Paris, rue de la Muette dans un immeuble de style flanqué d'une concierge si bavarde. Tellement bavarde et cancanière qu'il avait décidé d'aller vivre ailleurs trois mois plus tard avant qu'elle ne se répande en calomnies et commente les nombreuses jeunes filles, jeunes femmes, femmes mûres qui montaient à pied sans rechigner les 6 étages qui les conduiraient au 7ème ciel.

Le passé s'invita en force et sans crier gare. Les rues se mirent à défiler en cadence. Comme les militaires de la parade du 14 juillet. Curieusement, sa mémoire avait conservé au moins un souvenir pour chacune des 33 artères où il avait vécu, qu'elle fut avenue, ruelle ou même chemin de terre.



A Paris, il était passé de la rue de la Pompe (où l'immeuble avait pris feu) au quai Branly qu'il n'avait pas tarder à quitter pour se réfugier en province à Riom dans le Puy-de-Dôme où il avait trouvé un atelier meublé au fond d'une courette, rue des Boules. Sa profession pouvait s'exercer partout, il n'avait pas hésité une seconde à fuir à Strasbourg, square Gri-bouille, quand une midinette clermontoise qui s'était amourachée de lui, avait débarqué avec toutes ses affaires dans son logis, décidant unilatéralement qu'ils devaient vivre ensemble.

A 40 ans, Doug était ce qu'on appelle pompeusement un bel homme. Un quelque chose d'Alain Delon mâtiné de Johnny Depp sur un fond de Chris Hemsworth. Il entretenait son corps avec la minutie d'un horloger. Ce corps sublime qui n'était pourtant pas son gagne-pain. Enfin qui y participait peut-être un peu. Comme ce fameux soir où alors qu'il habitait rue de la Distillerie à Saint-Laurent de Cognac, il avait ramené chez lui la femme du maire, ivre morte. Il y avait gagné un de ses plus juteux contrat.

À Giverny rue des Bâtards, il avait à peine aménagé un deux-pièces, qu'il avait dû prendre ses cliques et ses pinceaux pour atterrir impasse Taga à Thouaré-sur-Loire, qui n'était guère mieux qu'impasse Boisson à Cholet où il n'aurait pu que noyer ses déboires



dans l'alcool. Il s'était abstenu sachant que tout abus porterait atteinte à sa très chère hygiène de vie.

Pourtant malgré cette ascèse digne d'un moine trap-piste (pour le volet frugal et non abstinent de chair), il arrivait qu'il jouât de malchance. Le métier voulait cela et on aurait pu penser qu'il n'avait pas choisi la facilité. Mais quand ça marchait, il gagnait très bien sa vie dont il entreposait les bénéfiques sur des comptes un peu en Suisse, un peu off-shore.

Il se leva, fit quelques pas dans ce nouvel espace en se demandant quel effet ça pouvait faire d'habiter rue d'Enfer ou rue de la Galère, ou encore rue de la Méthode ou de la Production.

Sa production picturale était inexistante. Il vendait du vent. Avec sa gueule d'ange non déchu, il présentait des œuvres qu'il prétendait avoir réalisées, prenait la commande à payer intégralement. Il donnait une facture qui comportait son numéro au registre du commerce. Il y épinglait sa carte tantôt dorée où ses nom et numéro de téléphone étaient calligraphiés en noir brillant, tantôt rouge et noir, noir et blanc. Le sérieux garantit. Quand il s'agissait d'une femme esseulée, plutôt à l'aise financièrement, il consolait, maternait, donnait de sa personne. Il rendait service, recevait procuration pour des transac-



tions, signature sur un compte bancaire... Il savait disparaître au bon moment, à bon escient.

Il regarda les trois documents qu'il avait fait établir à son nouveau nom et sa nouvelle adresse, les fameuses preuves de son domicile, 33, rue des Monte en l'air. Un abonnement à l'eau, à l'électricité et au téléphone. Joli clin d'œil à ce qu'était sa vie. Et bien plus drôle que 33 rue des Errants, une rue parallèle à la sienne.

Il sortit dans l'allée jusqu'à la boîte aux lettres où il glissa dans la fenêtre prévue à cet effet, sa nouvelle carte. Sur fond argent, des lettres rouges :

Doug JABHITE

Artiste-Peintre

Portraits, copies d'ancien

Services à la personne



L'enfer de Nantes

par Albert



Deux heures et demie de retard ! Soit-disant le soleil dardant et 35°C. C'est incroyable qu'un train soit perturbé à ce point pour quelques degrés supplémentaires en plein été. Enfin arrivé à Nantes, je descends et sors par le Jardin des Plantes. Je n'ai qu'un quart d'heure de marche pour rejoindre la rue de Garde-Dieu et ma location. Les instructions sont simples mais un peu surprenantes. L'hôte m'indique qu'une boîte à clé est accrochée sur la grille de la mairie le long de la rue. Et assez étonnamment, je trouve cette boîte entre deux panneaux d'affichage municipaux. Je forme le code 1626 puis récupère les explications et les clefs. Je prends, comme écrit, sur la



rue en face, la rue d'Enfer – angoissant, (Garde-) Dieu me destine à l'enfer ? Je vais jusqu'au numéro trois, ouvre la porte et franchis un couloir ou plutôt une cour toute en longueur qui s'étire jusqu'à l'entrée de l'immeuble. Je grimpe au troisième étage. L'appartement s'ouvre sur une petite entrée avec un placard. La porte d'en face mène au salon et celle de droite à la cuisine. De la fenêtre de la cuisine, j'aperçois une pie qui jacasse en battant des ailes tout en me regardant. Impressionné par l'oiseau, j'ai un mouvement de recul. Je referme la porte de la cuisine et emprunte celle de gauche qui mène à la chambre. Je m'effondre dans le lit où, sans demander mon reste, je m'éteins pour la nuit. Le matin m'accueille avec sa chaleur estivale. Quand je vais vers la cuisine pour prendre un petit déjeuner, la pie est toujours là. Après un premier mouvement de recul, je m'avance et secoue les bras pour l'effrayer. Elle bat des ailes et s'envole vexée en poussant un cri.

Me voilà donc pour ma première journée à Nantes. Je sors de ma location et remonte vers la rue Garde-Dieu. La rue est vide si ce n'est une jeune femme au regard triste, au sourire doux et avec un tatouage fleuri sur les mollets. Je plonge mon regard dans mon plan et choisis de suivre la ligne verte pour visiter les installations du Voyage. Étant un touriste à caractère exhaustif, je couvre une grande portion du parcours.



La journée est dense ; le soir venu je retourne dans ma location assez fatigué. Derrière la fenêtre de la cuisine, la pie m'attend et me crie dessus. Une sueur froide coule dans mon épine dorsale. J'essuie cette frayeur et chasse l'oiseau maléfique. Je dîne, me couche et m'endors du sommeil du bienheureux. Je sursaute au milieu de la nuit en entendant des bruits derrière les murs. Enfin, pas tout à fait derrière. Plutôt dans le mur. Ça gratte, ça racle, ça griffe. L'inquiétude me gagne, ces crissements n'ont rien de naturel. J'ai du mal à garder le sommeil. Je reste agité jusqu'au petit matin. Je me lève fatigué mais décide malgré tout de poursuivre ma visite de la capitale de la Bretagne. En sortant de la location, je revois ma tatouée. Habite-t-elle dans le quartier ? Je l'espère car j'aime croiser ses beaux yeux qui demandent « pourquoi ? ». Je n'ose l'aborder et pars pour mon odyssée du jour. Le soir, je retrouve ma pie perchée à la fenêtre de la cuisine. Elle pousse son criaillement désagréable. Est-il vraiment possible qu'un tel oiseau de malheur habite toujours le même emplacement ? Je marque une hésitation puis me décide quand même à la chasser. En dînant, je reste préoccupé par la pie. Je ne peux m'empêcher de penser à Hitchcock ce qui ne fait que renforcer ma fébrilité. J'ouvre une bouteille de vin et je la bois entièrement cherchant un abrutissement qui calmera mes nerfs. Je rejoins les bras de Morphée, ivre et habillé sur le lit non défait. Au milieu de la nuit, la sonnerie



du détecteur de fumée se met à retentir. Couplée au système de détection d'incendie, voilà que je me retrouve arrosé d'eau et trempé de cette pluie désagréable en même temps que ce cri électronique assourdissant. Je cherche longtemps comment éteindre ces instruments d'une modernité diabolique. Je finis par prendre le balai et leur donne un grand coup pour les envoyer ad patres. La pluie cesse avec son orage strident vaincus par la force brute. Malheureusement je ne peux me rendormir. La nuit interrompue ne réussit pas à me reposer ; je me lève éreinté. Je me prépare et regarde mon programme de visite. J'hésite. Je dormirais bien mais l'appartement m'inquiète et je préfère poursuivre ma découverte de Nantes plutôt que rester trop longtemps dans ce logement hostile. Dehors, la tatouée me sourit tendrement. A-t-elle aussi des avanies nocturnes ? Je n'ose toujours pas l'aborder.

Plus tard dans la journée, atablé pour le déjeuner, je contacte le propriétaire et lui signale l'incident du détecteur à incendie. Je ne peux quand même pas lui parler de la pie. Mon hôte, s'excuse, me dit contacter un artisan qui passera dans la journée pour vérifier le système. Rassuré, je pars l'après-midi poursuivre ma visite historique du château et de la cathédrale. À la tombée de la nuit, je flâne dans le quartier du Bouffay avec les autres touristes, inquiet de rentrer dans ma



location. Diable ! Je ne peux quand même gâcher mes vacances à cause de malheureuses coïncidences. Décidé, je rentre me coucher. Ma résolution est ébranlée par la pie qui toujours me guette perchée devant la fenêtre de la cuisine. La morosité me revient. Je regarde la bouteille de muscadet, me dit que ce n'est pas très sain mais je finis quand même par l'ouvrir pour trouver le courage de chasser l'oiseau de malheur et retomber dans le sommeil du bienheureux. Mal m'en a pris. Car point de bienheureux cette nuit. Non, juste un fantôme. Toi non plus tu ne crois pas aux ombres ? Je te le confie : je ne croyais pas et ne crois toujours pas aux esprits. Sauf dans cette location de la rue d'Enfer. Une lumière iridescente flotte au-dessus de mon lit pendant que j'entends la mélodie vaporeuse et minimaliste d'une tabula rasa d'Arvo Pärt. Un brouillard se forme devant moi et dans cette blancheur opaline transparaît le corps d'une jeune femme. Les traits de la Dame Blanche sont par trop dissous dans la brume de son apparition. Son corps éthéré se raye d'une écriture dansante. Tout son être apparaît comme une lumière prenant chair dans ce nuage cotonneux qui se condense devant mon lit. Elle est belle. Belle mais effrayante. La musique cesse et j'entends le murmure froissé de mots inquiétants : « non », « fuis », « regrets », « douleur » (serait-ce « douceur »?). Je tends la main pour toucher cet esprit, qui, bien sûr, n'a pas de consis-



tance. Je laisse ma main suspendue dans l'air tiède de l'été quelques instants. Puis, je la secoue pour dissiper ce nuage sans chair. Le fantôme se tord, se disloque, se reforme contrefait, se disloque à nouveau dans les turbulences de la fumée ; il essaye de survivre mais finit par disparaître avec celle-ci. La voix s'éteint sans un cri. Je me recouche et tente un endormissement. J'ai beau avoir le sommeil facile, à chaque fois que mon esprit se dissout dans un vagabondage onirique, la voix métallique de mon fantôme revient me tourmenter en poussant un petit cri. Je décide de me lever et m'enfuis dans le salon, m'assieds sur une chaise et cherche le repos dans cette position peu confortable. Le matin me trouve épuisé et endolori. Que faire ? Je ne vais pas appeler mon hôte pour lui demander d'exorciser l'appartement ? Fuir ? Je retrouve tant bien que mal le contrat de location dans la plateforme de réservation. Ni les conditions générales, ni les conditions particulières ne prévoient le remboursement même partiel en cas d'annulation ou de départ précipité pour cause de logement hanté. Je sors de l'appartement et me traîne vers la gare où je prends le premier train pour la ville voisine de Clisson que les guides recommandent chaudement. Les guides ont oublié de mentionner que nous sommes en plein Hellfest. Les trains s'emplissent de festivaliers suants qui se déversent dans la ville grouillante



et bourdonnante. Toute cette agitation vient cogner ma fatigue. Aussi je visite à la hâte le château et la vieille ville, je renonce à monter jusqu'à la Garenne Lemot, abrège mon escapade et retourne à Nantes avant la fin de la matinée. Je me dirige vers ma rue d'Enfer en priant pour que le jour soit un asile contre ces forces maléfiques qui troublent mes nuits. En poussant la porte de l'immeuble, je heurte ma tatouée. Nous sommes tous les deux surpris et je lis une légère panique dans ses si beaux yeux. Je saisis l'occasion pour l'aborder et échange quelques politesses. Je lui narre mes mésaventures. Je lui demande si elle habite l'immeuble. Elle esquive la question d'un sourire fondant. J'ai faim, je lui propose de m'accompagner déjeuner dans le restaurant égyptien au bout de la rue. Nous échangeons nos prénoms et Élise accepte. Le repas est délicieux et elle s'offre de me faire visiter sa ville. L'après-midi est charmante. Cette nuit, je dors comme un loir. La nuit suivante également. Et celle d'après. Et toutes celles qui suivent. Vous ai-je dit que le restaurant égyptien s'appelle le Beau Rêve ? Élise pose ses valises à côté des miennes et la logeuse accepte de changer la location saisonnière en longue durée. Mon enfer devient un beau petit paradis.

Message d'Élise à Valentine :

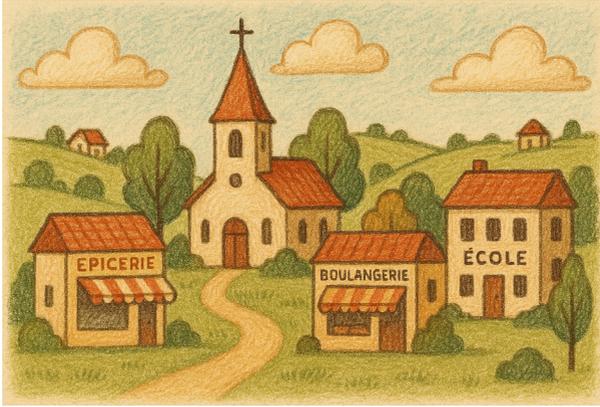


Merci pour tout. J'ai trouvé une solution pour l'appartement. Tu peux donc cesser la livraison quotidienne des pies. Tu remercieras également ton ami Timothée pour son bidouillage du détecteur de fumée et son dispositif pour le fantôme. Jusque-là, tout fonctionnait à merveille, les estivants prenaient leurs jambes à leur cou le second jour me laissant l'appartement pour le reste de la semaine. Le dernier a été plus coriace. Alors, j'ai changé de stratégie. J'opte pour la colocation avec Simon, ce dernier touriste. Enfin, peut-être un peu plus qu'une simple colocation. Je te raconterai.



Allée du Boutet Fumé

par Sara



Gautier de la charcuterie de l'allée du Boutet Fumé avait gagné le prix du meilleur ouvrier depuis plusieurs années pour ses saucisses poivrées. Gautier, arrière-petit-fils du premier charcutier, avait appris toutes les techniques savantes, passées d'une génération à l'autre de père en fils. La viande y était tendre et délicieuse, provenant de vaches heureuses et bien nourries. Le produit phare de la charcuterie était bien entendu la viande fumée dans tous ses états.

Depuis deux mois, une nouvelle boutique s'était installée en face. La propriétaire, Ayesha, proposait des produits bio et véganes. Sa petite boutique rayonnait le bien-être et l'harmonie avec la nature. Récemment,



elle s'était lancée dans des ateliers pour cultiver avec la lune, mais dans ce milieu agricole, ça peinait à décoller.

Depuis que Gautier avait vu arriver Ayesha avec sa robe colorée et sa peau ébène, il ne pensait qu'à elle. Pendant qu'il coupait les carcasses, il pensait aux formes d'Ayesha. Quand il donnait des paupiettes aux clients, ses yeux cherchaient son ombre dans la boutique d'en face. Il avait tendu une perche en lançant la nouvelle saucisse aux herbes, pensant que le pas de côté pouvait signaler à Ayesha que lui aussi était proche de la nature. Visiblement, le cœur de la belle Ayesha était plus compliqué à conquérir.

En face de l'épicerie d'Ayesha et de la charcuterie de Gautier, était Yvette, boulangère solo depuis le décès de son mari, il y a vingt ans. Installée rue de la Méthode, elle régnait sur la boulangerie d'un bras de fer: les croissants étaient faits maison et la pâte pétrie à la main «le temps nécessaire». La proximité de la route nationale D66 et sa réputation immaculée lui faisaient de beaux chiffres d'affaires. Depuis le décès de son mari, elle partait tous les ans un à deux mois dans des destinations lointaines comme le Kazakhstan, le Chili, le Botswana, ou encore le Bhoutan... chaque année les villageois attendaient avec impatience son retour pour découvrir les nouvelles recettes qu'elle mettait en vitrine après chaque voyage.



On se demandait seulement si le décès inattendu de son mari une nuit de novembre en 2010 n'avait pas été prémédité, car tous les ans pour l'anniversaire de son décès, Yvette décorait sa boulangerie avec des illuminations merveilleuses.

Le bistrot de Yoyo était tenu par un grand homme bruyant et jovial qui se dénommait Yoyo. En face, le bistrot de Sophie était tenu par une mère de famille solo qui élevait ses trois enfants dépareillés avec beaucoup de cris et beaucoup d'amour. Quand Yoyo faisait son menu du jour à 20 euros, Sophie le faisait aussi à 20 euros. Si Yoyo essayait d'écrire en petit « apéro offert pour chaque menu », Sophie écrivait en gros « L'amour passe, pas la faim - menu à 18 euros ». Généralement, Yoyo baissait le prix de son menu aussi, mais effaçait l'offre de l'apéro offert. Dans ces cas, les deux commerçants finissaient la soirée inévitablement autour des bouteilles de vin à commenter sur chaque homme ou femme célibataire qui osait passer devant leurs bistros. Ces nuits-là, de nombreux femmes et hommes du village fermaient leurs portes à clé pour protéger leurs époux.

Mais tout le village était tenu grâce au Père Gilbert. Passionné de fleurs et randonneur amateur, il avait récolté des graines de fleurs sauvages et avec des pots récupérés avait fleuri tout le petit centre-ville. Il faisait sa tournée d'arrosage tous les matins, et pendant



la tournée il pensait à ramasser les déchets si jamais les touristes n'avaient pas pensé à tout nettoyer. Il écoutait tout le monde et vérifiait que chaque villageois allait bien, qu'ils le veuillent ou non. Avec le temps, tout le monde s'était habitué à voir débouler le Père Gilbert et tout le monde l'aimait : son amour inconditionnel l'avait même conduit à planter discrètement des fleurs en arc-en-ciel pour respecter la Gay pride, bien qu'il soit très mal à l'aise avec le sujet. Mais derrière son malaise il y avait peut-être aussi une graine de quelque chose d'autre - qui sait.

Enfin, Monsieur Sigur, l'instituteur avait eu des jumelles, il y a six ans, puis des jumeaux, il y a deux ans. Sa femme n'avait pas eu envie de reprendre son travail et était devenue inofficiellement la secrétaire de la mairie auprès du maire qui l'instituteur du village et son époux. Les jumelles étaient des horreurs, ou comme on le dit, des enfants avec des besoins spéciaux, et entre les crises nocturnes et les arrêtés municipaux, elle cherchait à s'évader dans les comptes financiers du village. D'ailleurs, petit à petit de plus en plus d'erreurs d'écritures comptables apparaissent dans les bilans et on se demandait si ce n'était pas plutôt aux îles Caïmans qu'elle souhaitait s'évader.

Toutes ces informations, et encore plus, sont rapportées par moi, Gilles, le Colporteur du village. Je suis colporteur depuis plusieurs générations, et ma fa-



mille a toujours eu le talent de dénicher les ragots les plus importants, et d'anticiper les issues les plus improbables tout en ajoutant un peu de piment dans l'histoire.

Je suis très fier de mon métier, qui demande une déontologie irréprochable en ce qui concerne la régularité. Bien que les ragots rapportés soient plus ou moins fondés, ils sont toujours délivrés dans une ambiance spectaculaire. Le feu de bois, le ragoût et les pichets de vin sont le minimum. Je fais cinq représentations par semaine, quarante-cinq semaines par an, auprès des cinq villages du département. Je fais un spectacle plus important dans le chef-lieu du département à chaque vacances scolaires et je me produis au sein des écoles.

Mais il se peut que le colporteur aille trop loin. Un ragot de trop, un scoop dans la mauvaise oreille. Un mot trop lourd tombé de la bouche du colporteur peut être multiplié dans l'imaginaire des villageois, peut rouler d'une bouche à l'autre, prendre une telle ampleur que la seule solution restante est d'en terminer avec sa source. Et à ce moment, le Colporteur doit prendre ses jambes au cou.

C'était le jour des Morts où j'ai senti le vent tourner. J'avais pris mes deux semaines de congés annuels



pour aller écouter des histoires ailleurs. Le jour de mon retour au village, le temps était froid, sec et silencieux.

En passant devant l'église, je remarquais l'absence du Père Gilbert. Les fougères étaient toutes violettes, d'une couleur unie et tristounette qui ne faisait que mettre en avant la terne peau de l'église vieillissante. Auparavant le Père Gilbert avait fait des expérimentations en colorant les fleurs, il s'était même aventuré à poser des paillettes sur celles-ci, mais là... hélas la place de l'église était toujours aussi fleurie, mais très triste.

Ma première pensée était qu'il était malade, ou mort. Mais quand je suis allé voir l'emplacement qu'il s'était réservé au cimetière derrière l'église, tout était ordonné et calme. Aucun nouveau cadavre.

La lettre à la main, je poursuivais mon chemin devant l'école, où les enfants jouaient pendant la récréation. Je repérais déjà les jumelles de l'instituteur qui faisaient faire des défis insensés à leurs camarades. En me voyant, toutes les deux s'étaient brusquement arrêtées et précipitées vers la grille qui nous séparait.

Je les saluais, mais elles restaient, identiques, à me fixer en silence. En levant les yeux, je crus voir l'ombre de leur père tout en haut dans la tour de



l'école, nous fixer. Devant le bistrot de Yoyo, j'aperçus Yoyo et Sophie s'arrêter net en me voyant passer.

Je commençais à craindre le pire, et j'accélérais mon pas.

Devant la boutique d'Ayesha, je vis l'étiquette « redressement judiciaire ». Donc la belle Ayesha nous quitterait. La charcuterie était fermée également, avec un petit mot disant que Gautier était en congé annuel. Avec le cœur brisé, certainement.

La boulangerie aussi était fermée : « En Chine », était écrit sur la porte.

Mon cœur battait. Où allais-je pouvoir récupérer à manger ? A qui raconter toutes les belles histoires que j'avais déniché dans le village à côté ? Je tombais sur mes genoux devant l'épicerie.

Et voilà ce que je voyais. Le bistrot de Yoyo était renommé. « Bistrot de Yoyo » était barré avec la peinture rouge, et à la place dans de grandes lettres noires était écrit :

« L'insensible »

C'était un signe ! C'était moi qui avais été insensible ! Je le savais pourtant, au fond de moi : les colporteurs peuvent blesser, les mots peuvent être des épées, des armes, semer des doutes et démarrer des guerres...



Et me voilà qui pleurais, humilié, honteux, quand je vis la lumière au bistrot de Sophie. Et à l'ouverture de la porte Gautier, à côté de lui Ayesha avec un grand sourire, Sophie et Yoyo, père Gilbert et même Yvette...

« Allez viens, me dit Yoyo avec sa grande voix. Bon anniversaire vieux renard, nous on sait que tu as eu soixante ans. Viens donc nous raconter tes aventures !

– Mais... mais l'épicerie ?

– On voulait te jouer un petit tour, répondit Ayesha.

– Et les fleurs ?

– J'étais en colère pour de vrai, répondit le Père Gilbert.

– D'où le nom du bistrot..., je dis en regardant ce mot accusateur. L'insensible.

– Ah non, ça c'est moi. Yoyo essayait de mettre le menu à 15 euros, répondit Sophie. »

Et c'est ainsi que j'ai retenu que toute histoire ne devait pas être racontée. Mesdames et messieurs, merci pour votre attention ! Vous pouvez laisser vos écus sur ma valise, les œufs dans le panier et les légumes et fruits dans le sac.



Et n'oubliez pas, je resterai toute la soirée à votre écoute.



Naître ou ne pas naître

par Rémi



Juin 2085, Nantes, Avenue de l’Air du Temps, zone 212 des Déclassés.

Un tas d’immondices s’agita dans la pénombre. Un bras vêtu de noir en émergea, suivi d’une jambe et d’un corps mince et nerveux.

Elyra Lys, alias l’Écorcheuse, finit de s’extraire de la cachette, où elle s’était dissimulée jusqu’au coucher du soleil. C’était une chasseuse de primes. Une nouvelle mission l’attendait. Elle lança un coup d’œil inquiet dans la rue sombre. Entre les amas de neige et de glace, des nuages de fumée rouge s’écoulaient au ras du sol. Un slogan à la gloire du Grand Ordonnateur occupait tout l’espace du ciel nocturne : VELK EST L’ORDRE !



Les environs paraissaient calmes. La neige avait enfin arrêté de tomber. Elyra distingua quelques silhouettes furtives de déclassés qui tentaient de se fondre dans les trous des murs. Au loin, des cris inarticulés d'envie, de souffrance ou d'espoir. Rien d'inhabituel qui puisse attirer son attention.

Elle avança lentement vers la place dégagée devant elle, parsemée d'antiques blocs de béton hérissés d'aciers comme des épées. Elle sourit. Elle avait réussi à semer les gardes de l'Ordre de Velk dans le dédale de la zone 212.

Une irisation de l'obscurité apparut à quelques enjambées. Une porte temporelle commença à se former. Elyra avait appris à déchiffrer les souffles du temps, comme d'autres lisent les vents. Elle était devenue experte dans l'art de s'y glisser, de s'y perdre et d'y voyager.

Alder Mins, le vieil homme qui l'avait engagée, serait heureux d'apprendre qu'elle venait de franchir la première étape de sa mission. C'était un idéaliste qui croyait que ses maigres économies pourraient changer le monde. Il ne payait pas bien cher. Soixante Velkors, trente avant de partir, trente au retour.

Juste de quoi acheter quelques grammes de miridose. Juste de quoi hanter ses paradis artificiels pendant une semaine.



L'Écorcheuse régla sa montre et s'approcha de la porte temporelle. L'antique Avenue de l'Air du Temps, était le lieu idéal pour effectuer le saut. C'était un pur hasard qu'un lieu ainsi nommé possède de telles propriétés. Elle éleva la main à la hauteur de ses yeux. La fumée rouge, omniprésente dans la zone 212, glissa entre ses pieds posés sur la glace. Elyra balaya l'espace devant elle d'un geste lent. Elle tâta la texture de l'air de l'extrémité de ses doigts. Elle adorait cette sensation que seuls les voyageurs du temps pouvaient percevoir. C'était comme des milliers de minuscules billes glissantes qui fuyaient à mesure qu'on y appliquait une pression.

Elle enfonça sa main plus profondément entre les strates de l'air du temps. Elle y inséra son poignet, son avant-bras, puis tout son bras. Le moment était venu de passer la porte.

« Le 14 juillet 2025, 22 h 30, la maison des parents de Julia Sabelov, avait dit le vieil Alder Mins. C'était une jeune fille gentille et romantique. Elle ne devra s'apercevoir de rien. Elle n'est pas responsable de ce qui est arrivé.

– En l'an un avant Jonas Velk ? avait demandé Elyra, surprise. Dans les Temps Barbares ?



– Oui, comme tu dis, dans les Temps Barbares ! Tu seras étonnée de ce que tu y découvriras. Il faudra suivre ton cœur.»

Elyra jeta un dernier regard autour d'elle. Le chemin était libre.

Un pas en avant, des milliers de billes fourmillèrent sur tout son corps.

2025... Elle était arrivée. Elle avait vingt minutes devant elle et pas un instant à perdre.

Sur le trottoir opposé s'élevait un mur de béton verdâtre. Un écriteau « Avenue de l'Air du Temps — Voie Privée » indiquait l'entrée d'une étroite allée.

Elyra ricana. En ces temps reculés, il semblait que la propriété privée existait encore. Jonas Velk ne décréterait que quarante-trois ans plus tard que le monde lui appartenait.

« Tu devras te rendre au numéro vingt-trois, avait chuinté celui-ci entre ses deux dernières dents. Tu verras, c'est une maison lisse et blanche. Tu trouveras des arbustes pour te cacher. Attention ! La nuit sera claire. Tu auras très peu de temps.»

Elyra leva la tête vers le ciel. Elle écarquilla les yeux. Un ruban de points brillants cheminait d'un bout à l'autre de l'allée.

« Ce sont... des étoiles ! » murmura-t-elle.



Elle frissonna devant tant de beauté. Alder Mins avait dit vrai. La Terre des Temps Barbares, ne semblait pas correspondre à la vision cataclysmique qu'en donnaient les sbires de Jonas Velk. Ils désignaient cette époque par « l'Âge Obscur » ou encore « les temps d'avant les miridoses ».

Elyra ôta le respirateur qui couvrait son visage. Ce soir-là, le 14 juillet 2025, l'air était particulièrement doux. L'ingénierie climatique ne viendrait que beaucoup plus tard refroidir à l'excès l'ensemble du globe.

Un parfum inconnu s'insinua dans ses narines, puis emplit ses poumons. Ce devait être celui dégagé par les arbustes devant elle. Elle n'en avait jamais vu autant réunis en un même lieu.

« Alder, vieil imbécile, pourquoi m'as-tu envoyée ici ? Pour me montrer qu'un autre monde est vraiment possible ? C'était donc cela, le véritable salaire de ma mission ? Une vision ? Une échappatoire ? »

Elyra s'approcha d'un immense mur lisse, sur la gauche à l'entrée de l'Avenue de l'Air du Temps. Elle y posa la main, émerveillée. La paroi se dressait, intacte, comme si elle venait d'être édifiée. Pas de trous d'obus, pas d'éboulement derrière lequel auraient pu se cacher des tireurs isolés.

Un peu plus loin dans l'allée, on entendait une musique étouffée.



« Évidemment, songea Elyra. Nous sommes le 14 juillet. Le soir où les amoureux des anciens temps se rencontraient. »

Elle s'enfonça dans l'obscurité, tout semblait si paisible, si harmonieux. Elle dut se faire violence pour se rappeler le cadencement très serré de sa mission.

L'Écorcheuse s'approcha discrètement d'une fenêtre éclairée, évitant soigneusement de pénétrer dans la lumière vive. Son équipement de guerre et son visage scarifié devaient rester cachés. Derrière la vitre, un couple âgé était installé à une table, devant une marmite de soupe. L'homme souleva le couvercle. Son regard exprimait de la tendresse. Ses lèvres prononcèrent quelques mots qu'Elyra ne put comprendre.

« Vivent-ils tous ainsi ? pensa-t-elle. Pas de barreaux aux fenêtres ? Pas de pièces fétides et surpeuplées ? »

Elle s'arracha à contrecœur à cette vision paradisiaque. Elle avait un contrat à honorer. Elle consulta sa montre. Il était 22 h 45. Elle devait d'urgence localiser le numéro vingt-trois et trouver une cachette.

Sa cible n'allait pas tarder à se présenter.

Elle s'avança plus loin dans la rue, progressant par bonds, d'ombre en ombre. Elle parvint rapidement sur le lieu de la musique. Sous les guirlandes de lumières multicolores, des couples enlacés dansaient sur une pelouse nichée au cœur d'un cirque d'im-



meubles intacts. L'Avenue de l'Air du Temps aurait dû s'appeler l'Allée du Paradis Caché, pensa la chassuse. La cible humaine devait elle aussi viser ce petit bal parmi tant d'autres. L'Écorcheuse devait empêcher cet homme d'y parvenir. Il ne devait pas même pouvoir frapper à la porte de Julia Sabelov.

Elyra passa un angle, puis un autre. Les architectes de l'Avenue l'avaient sans doute conçue comme une trace d'animaux divagants. Encore quelques pas. La façade basse du numéro vingt-trois s'étirait sur sa droite. Elle escalada le grillage de la propriété et tomba sans un bruit sur un épais tapis d'herbes. Le jardin s'étendait dans la nuit, vaste et propice à la dissimulation.

S'embusquer derrière un buisson proche du portillon d'entrée, et offrant une vue dégagée sur les fenêtres de la maison fut un jeu d'enfant. Il était 22 h 55. Julia Sabelov avait rendez-vous à 23 h avec son amoureux. Un homme frêle et d'apparence insignifiante, avait affirmé Alder Mins. La cible adorait l'ordre et la ponctualité. Pour le plus grand malheur du monde, il transmettrait ce goût à son fils. Son arrivée était prévue pour 22 h 57.

L'Écorcheuse inspecta ses armes. Son fusil était prêt. À sa ceinture, ses couteaux n'attendaient que le contact de sa paume. Julia Sabelov faisait les cent pas



dans la salle à manger de la vaste maison. Non loin d'elle, sa mère patientait, assise dans un confortable fauteuil.

Soudain, une ombre, un bruit. Le portillon bougea lentement. L'Écorcheuse bondit. En deux pas, elle fut sur sa proie. Au moment où elle le touchait, Jack Velk se retourna vers elle. Ses lèvres s'ouvrirent de terreur. Il leva les bras dans un geste réflexe. Ce mouvement dévia le coup de son assillante. Emportée par son élan, Elyra vint heurter l'individu qui s'écroula au sol.

Vite ! La porte de la maison allait s'ouvrir ! Une seule seconde lui suffit pour enfoncer la seringue hypodermique dans le cou de l'homme. Celui-ci devint soudain flasque entre ses bras. Vite ! Encore plus vite ! Elyra roula dans l'ombre, entraînant le corps avec elle et le couvrant de sa masse noire.

Julia Sabelov ne remarqua rien d'anormal lorsqu'elle sortit sur la terrasse. Elle regarda avec insistance vers le portillon. Puis elle soupira et revint à l'intérieur. Son amoureux ne viendrait pas.

L'Écorcheuse se releva. Elle chargea le corps de Jack Velk sur son épaule et le porta sur un banc public. Avant de s'éloigner, elle le contempla avec satisfaction.



Julia Sabelov et Jack Velk n'iraient jamais au bal ensemble. Leur fils, le Grand Ordonnateur, Jonas Velk ne verrait jamais le jour. Un avenir meilleur allait pouvoir naître.

Le vieux Alder serait content.

« Il te faudra suivre ton cœur » avait-il dit.

Elyra regarda à nouveau sa montre. Il ne lui restait plus que sept minutes avant la fermeture de la porte temporelle. En courant, elle avait juste le temps de l'atteindre.

Elle resta immobile. Elle avait pris sa décision.

Tant pis pour les trente Velkors que lui devait encore Alder Mins. Une nuit ici, à respirer l'air du paradis, l'air des Temps Barbares, valait bien quelques grammes de miridose.

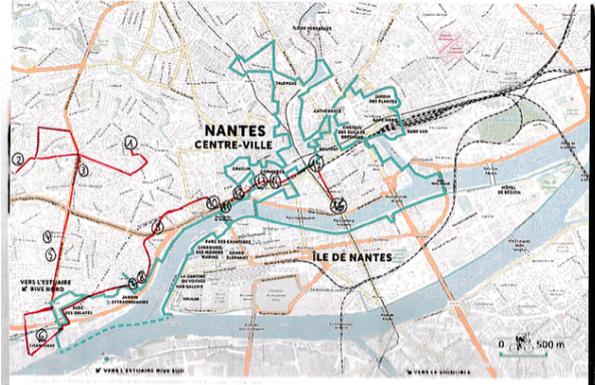
Elle dissimula son harnachement dans l'ombre d'un buisson. Elle n'était plus l'Écorcheuse. D'un pas décidé, elle se dirigea vers la ville qui résonnait des bruits de la fête.

Elle se sentait renaître.



L'étrange voyage à Nantes

par Isabelle



Comme tous les ans, les préparatifs du Voyage à Nantes s'organisent. Les artistes pressentis, déjà contactés, font le retour de leur projet autour du thème de l'étrangeté. La ligne verte du parcours se dessine.

Parallèlement une autre ligne se trace, celle d'un collectif d'artistes, de libres penseurs, d'amateurs de bonne chère et de bons vins. Ce groupe se retrouve régulièrement dans un local de la place du Petit Bois, c'est décidé, cette année le V.A.N aura sa ligne rouge et elle partira de la rue de la Ville en Bois, là où s'enracine leur place.

Ils sont huit et peuvent choisir le symbole de l'infini pour signer leur démarche. Barbara est sculptrice.



Cela lui va bien, silhouette longiligne, regard félin et cheveux noirs très courts. Les deux amoureux, Patrice et Lou, lui écrivain et elle actrice de théâtre, assument leur différence d'âge en se référant au couple historique formé par Abélard et Héloïse, tout en souhaitant une évolution plus heureuse de leur relation que celle du couple célèbre. Alphonse est philosophe de formation goûtant la pensée anarchiste stirnérienne et les contrepèteries du Canard enchaîné. Louise est une féministe engagée et historienne. Son prénom lui correspond bien si l'on pense à la célèbre première femme de la Commune. Éric est féru de voile et de cuisine inventive. Ses parents lui ont donné ce prénom en pensant à Tabarly navigateur d'origine nantaise. Charles, journaliste et gastronome réputé porte le même prénom que son illustre prédécesseur qui a sa rue, à savoir Charles Monselet. Quant à Alain l'un des artistes-peintres les plus renommés de Nantes, il choisit de se faire appeler Jean-Émile en hommage à Jean-Émile Laboureur, considéré comme une figure emblématique de l'histoire de la peinture nantaise.

« Une fois le départ fixé, quel sera le trajet ?

– Je sou mets un passage en direction de Chantenay et que l'on étudie les personnes ou rues liées à l'histoire nantaise, propose Louise.

– C'est une bonne idée, s'exclame Alphonse, nous allons donc nous diriger vers la mairie de Chantenay en



empruntant le boulevard de l'Égalité puis nous irons vers la gare de Chantenay en suivant le boulevard de la Liberté. Comme vous devez le savoir, ce quartier était une commune indépendante jusqu'à son annexion par la municipalité nantaise en 1908.

– En ces temps où les expériences historiques passées sont mises à mal, que pensez-vous du dépôt d'une gerbe dans la rue des Droits de l'Homme ? interroge Patrice

– Très bonne idée, s'enthousiasme Éric, je vote pour. »

Successivement chacun s'exclame : « moi aussi ». Alphonse prend alors la parole : « Il faudrait peut-être que l'on se partage des tâches pour faciliter l'organisation de cette ligne rouge et je me propose comme coordonnateur des actions, si personne n'y voit une objection. »

Cette demande ne lui est pas contestée. Son érudition, sa longue expérience de transmission et de lutte sur le pavé font l'unanimité.

« Évidemment les suggestions des uns et des autres seront les bienvenues. Alors qui s'y colle pour cette première œuvre ? interroge Alphonse.

– Je pense que Patrice et moi, on devrait pouvoir assurer cette performance si certains veulent nous donner un coup de main pour la confection de la gerbe de fleurs. »



Charles intervient ensuite pour rappeler que le parcours pourrait traverser la rue de la Salle Verte, qui doit son nom à un célèbre cabaret : lieu de festins, de bals et de billards.

«Va pour le vert de la salle avant le noir du deuil, plaisante le coordonnateur du collectif. Jean-Émile, tu pourrais représenter des scènes animées de cette rue.»

Ce dernier acquiesce et demande des précisions à Charles sur ce lieu qui a disparu.

Alphonse continue dans le tracé de l'itinéraire en direction du bas Chantenay et demande si un des membres pense à une rue marquante. Louise intervient alors :

«Celle de la Dr Yvonne Pouzin-Malègue, première femme à devenir médecin des Hôpitaux de Nantes après sa thèse de doctorat.»

Tous s'accordent à souligner qu'il s'agit d'un sacré détour. Éric, en bon navigateur, propose d'emprunter la rue de la Fraternité puis celle de la Solidarité, valeurs qui leur sont communes pour rejoindre cette rue de la Dr Yvonne Pouzin-Malègue. Le passage rue de la Salle Verte sera alors possible. Pour le bas Chantenay Jean-Émile évoque un lieu atypique situé au 24 bis Boulevard Chantenay : l'atelier du Dahu et sa façade si particulière avec un Poulpe qui accueille des artistes



et où il fait bon boire un verre. Le collectif vote pour, reste à rencontrer les personnes de cette association qui pourraient adhérer à leur projet, voire y prendre part. Même si leur groupe se nomme infini, aucun d'eux ne souhaite cependant modifier leur noyau de huit. Et oui, c'est leur chiffre porte-bonheur. Tout comme Jules Verne, qui est né le 8 février 1828, il y a un 8¹ dans l'histoire de leur groupe, comme le numéro de la Place du Petit Bois, où il se retrouve.

«Après avoir traversé le boulevard Chantenay, on peut rejoindre la Butte Sainte-Anne pour un hommage décalé au maître des lieux, notre écrivain célèbre, qui a son musée et une sculpture de lui enfant. Qu'en pensez-vous ? interroge Alphonse.

–Encore, un personnage masculin connu, soupire Louise. Je préfère que l'on mette en avant la rue Julienne David. Elle est moins connue et pourtant a vécu des aventures en mer. Cependant, dans son port d'attache à Nantes, elle est morte dans le plus parfait anonymat.

–Tu peux nous en dire plus à son sujet, demande Éric ?»

Notre historienne féministe ne se fait pas prier pour raconter l'histoire de cette femme née en 1773 à Saint-

¹ Jules Verne. *La preuve par 8, l'hommage de Jean-Yves Paumier*, publié le 7/02/2018 dans *Presse-Océan*



Mars de Coutais. À l'âge de 15 ans, elle embarque sur un navire corsaire. Elle se déguise en homme et se fait appeler Jacques David. C'est seulement à 19 ans qu'elle est démasquée et débarquée ensuite à Nantes. Elle reprend ensuite la mer et est faite prisonnière par les Anglais. Après 8 ans en Angleterre à vivre comme infirmier sur les pontons, elle sera reconnue et renvoyée en France. Plus tard, elle deviendra frère Arsène dans une communauté religieuse, avant de travailler comme jardinier puis garçon d'écurie. Ses amis la surnommaient « Jacquot »¹.

« Elle donne où cette rue ? s'enquiert Alphonse.

–Devant le Musée Jules Verne, place des Garennes, commence la rue du Roi Baco, où se trouve, du côté de la Loire, à la troisième intersection cette fameuse rue en hommage à cette femme figure nantaise inconnue, répond Louise.

–Pourquoi ne lui a-t-on pas donné le nom de « Jacquot » à cette rue ?

–C'est à cause de celui de Nantes, s'amuse Charles. En tous les cas, c'est le premier cas connu de trans-identité et je propose un hommage sous forme de drag King.

–Tout cela est bien intéressant mais comment inscrire ces références dans notre ligne et doit-on faire

¹ cf Nantes. *Histoires de Rues*. Stéphane Pajot. Éditions d'Orbestier, septembre 2022



un choix entre Jules et Julienne ? fait remarquer Patrice.

–Tu as raison de poser cette question ajoute son amoureuse. Pour ma part, je trouve le personnage de cette femme qui se travestit en homme pour pouvoir naviguer, source de créativité. Quant à Jules Verne, il reste un incontournable mais comment faire un pas de côté pour l'évoquer ?

–L'idée Drag King est intéressante et je te vois très bien dans ce rôle-là suggère Jean-Émile en s'adressant à Lou.

–Pour Jules Verne, j'ai une idée. En s'inspirant de notre chiffre 8 et de notre nom de groupe infini, en référence au travail du spécialiste de l'œuvre de Jules Verne qu'est Jean-Yves Paumier¹, on pourrait présenter un enchevêtrement de 8 et du symbole infini, soumet Barbara.»

Cette proposition rencontre l'unanimité et celle qui en a eu l'idée est alors missionnée pour la réalisation.

«Bon le parcours prend forme, qui a une idée de la prochaine étape ? interroge Alphonse.

–Moi, répond Louise.

–Allez encore une figure féminine de la vie nantaise oubliée, la taquine Charles.

¹Ibid.



–Tu ne crois pas si bien dire car il s’agit d’Ursuline Chevalier¹.

–Elle a fait quoi cette illustre inconnue, renchérit Alphonse qui commence à craindre un autre détour et une perte de temps.»

Un peu piquée au vif, Louise explique que sur 2 814 noms de rues recensées à Nantes en 2009, 42 font référence à des femmes et seulement dix d’entre elles ont un ancrage local, ce qui est le cas d’Ursuline Chevalier. Cette infirmière et herboriste qui soigna les blessés pendant la seconde guerre mondiale devint ensuite adjointe au maire Henry Orion.

Toutes ces précisions viennent faire taire les remarques sur son travail d’historienne. La découverte de ce que cette petite rue permettra de passer par la rue Jules Vallès et de rejoindre la médiathèque Jacques Demy finit de remporter l’adhésion des autres membres du groupe. Reste à définir comment mettre à l’honneur cette rue Ursuline Chevalier.

Charles, propose une tenue d’infirmière autour d’une plante et ajoute l’air goguenard : « un plant de cannabis, bien sûr »

«Un peu de sérieux et de concentration, réclame Alphonse. Si l’idée d’une plante infirmière peut être à retenir, quels végétaux seraient le plus pertinent. Je

¹Ibid, p54



vous laissez chercher Charles et Éric et, si vous pouvez également nous dénicher une bonne adresse pour manger ou boire, vous avez carte blanche.

– Ah bon ! On indique les meilleures tables de la ville, comme le Voyage à Nantes officiel, plaisante Louise, à son tour.

– Non, c'est seulement pour ceux qui vont faire le circuit avec nous et qui voudrons boire ou se restaurer. N'oubliez pas qu'il s'agit d'une journée événementielle à caractère festif.

– Et à quel moment penses-tu qu'elle aura lieu ? questionne Charles

– Nous verrons plus tard. Continuons notre trajet.»

Patrice suggère le meilleur itinéraire pour se rendre à la rue de l'auteur des ouvrages « L'Enfant », « Le Bachelier » et « L'Insurgé ». Il faut d'abord passer par la rue Ursuline Chevalier, puis prendre la rue Babonneau, puis enfin celle de la Brasserie.

« Et là on fait quoi ? demande Lou

– Une manifestation de soutien à la liberté de la Presse. Vous ne croyez pas que Jules Vallès serait en première ligne face aux exactions commises envers les journalistes ou d'atteinte à la vie de la population dans les conflits actuels ! » s'exclame l'autre du groupe.



Chacun commente alors les actualités dans le monde et adhère à la proposition de celui qui porte le même prénom.

Jean-Émile parle alors d'une autre figure de la vie nantaise plus contemporaine, à savoir Daniel Bellec dit Roger Dimanche, pionner du Street'art, décédé en 2020. Il évoque la possibilité de débaptiser une rue à proximité, celle de la rue Férreol Bolo. À sa connaissance, en dehors d'une certaine forme d'ascension sociale, aucun fait marquant pour la ville n'est rattaché à cette famille.

Cette idée fait l'unanimité car ce nom n'évoque rien de particulier, même pour Louise. Une cérémonie de pose de plaque commémorative est donc prévue, en hommage à l'artiste Roger Dimanche.

« Ensuite, reprend l'orchestrateur de ce programme off, je propose que l'on se dirige vers la médiathèque Jacques Demy. Un clin d'œil à notre « Jacquot de Nantes¹ », à qui l'on doit tant, est incontournable. Ce cinéaste, qui a réalisé les films « Lola » et « Une chambre en ville » met en scène de nombreux lieux nantais connus comme « La Cigale », « Le passage Pommeraye », etc. Le nom donné à la médiathèque est déjà un hommage. Alors que proposez-vous ? »

¹ « Jacquot de Nantes » est un film réalisé par Agnès Varda en 1991 qui retrace l'enfance et l'adolescence du cinéaste Jacques Demy



Des idées surgissent, notamment celle d'un portrait du cinéaste, de son épouse Agnès Varda, à côté d'une caméra grandeur nature. C'est la réalisation retenue. Ensuite, il est question de se diriger vers la place du Bouffay en traversant celle du Commerce, autrefois appelée Place du Port au Vin.

«Quels sont les personnages ou lieux que vous souhaitez mettre en valeur ? demande Alphonse.

–J'aimerais que l'on mette l'accent sur Claire Brétécher, autrice célèbre de bande dessinée humoristique, née à Nantes et décédée en 2020. Aucune rue ne porte son nom dans sa ville natale, souligne Charles d'un ton extrêmement sérieux et même avec une certaine émotion.

–Tu as tout à fait raison, s'empresse d'acquiescer Louise.»

Tous en conviennent et réfléchissent au lieu et à la manière de la mettre au cœur de Nantes.

«Je propose de débaptiser la place de la Bourse, dit Alphonse, ce symbole du libéralisme dont le palais abrite maintenant le temple de la consommation, à savoir la FNAC.»

Les autres applaudissent et la voix d'Éric, le plus jeune de la bande, se fait entendre pour proposer une



représentation du personnage d'Agrippine dont les aventures le faisaient bien rire.

«Tu as raison, dit son mari. Elle illustre parfaitement les adolescents gâtés des années 1990, entre existentialisme et consumérisme. Mais comment la figurer ?

–Et si l'on s'y mettait tous, propose Patrice, chacun avec ses compétences pour l'incarner théâtralement, figurativement ou autre. Cette proposition rencontre leur adhésion.

–Ensuite, qui a des idées de parcours? relance Alphonse.»

L'historienne du collectif fait remarquer qu'aucune figure de la résistance n'a été évoquée jusqu'à présent. Tous y réfléchissent et c'est Barbara qui soumet l'idée d'honorer Jean-Baptiste Daviais¹ dont le square se situe à proximité.

« En ces temps de défiance vis-à-vis de l'étranger, dit-elle, voire de haine, il est bon de rappeler le rôle qu'a joué l'homme qui a accueilli les premiers réfugiés. D'abord en 1940 des Belges et des Français du Nord, puis des personnes juives. Il sera alors dénoncé, torturé et déporté au camp de Dachau où il mourra en janvier 1945. »

¹Cf note 2, p69



S'il a déjà sa statue, le groupe pense à une forme de chorale reprenant des chants comme « Bella Ciao », « Le temps des cerises » et des poèmes de Prévert (autre célébrité ayant vécu à Nantes) qui pourraient être slamés.

Après ce passage plus sombre, chacun s'accorde à retrouver un peu de légèreté par un arrêt au café « La Perle » dans la toute petite rue du Port au Vin avant de se rendre place Albert Athimon, l'un des fondateurs de la Commune libre du Bouffay.

« Nous ne serons pas au moment des vendanges du carré de vigne à proximité, mais nous trouverons bien un estaminet qui nous accueillera puisque le quartier en regorge, souligne Alphonse.

– C'est la fin de notre voyage off ? demande Lou.

– Non je vous propose de nous rendre place Aimé Delrue, le « Coluche nantais » avant l'heure¹.

– Tu imagines de te déclarer candidat aux prochaines présidentielles ? demande Charles d'un ton hilare.

– J'ai pensé que l'on pourrait mettre huit nains de jardin avec une grande banderole : « Libérez les nains de jardin. » Tous éclatent de rire et pensent au travail qui les attend pour réaliser cette manifestation et à la

¹ *IBID* p71



date la plus pertinente pour médiatiser cet événement.

C'est depuis cette ligne rouge qu'un voyage off a maintenant lieu tous les ans.

Index des rues du plan :

- 1. 8 rue de la place du Petit Bois*
- 2. Rue Dr Yvonne Pouzin-Malègue*
- 3. Rue de la Salle Verte, illustration de Jean-Émile*
- 4. Mairie de Chantenay*
- 5. Rue des droits de l'homme, gerbe noire*
- 6. Atelier du Dahu: 24 Bis boulevard de Chantenay*
- 7. Musée Jules Verne, œuvre en huit et infini de Barbara*
- 8. Rue Julienne David, Drag King*
- 9. Rue Ursuline Chevalier, plante infirmière*
- 10. Rue Jules Vallès, hommage en manif. Pour la Liberté de la Presse*
- 11. Hommage à David Bellec dit Robert Dimanche .*
- 12. Médiathèque Jacques Demy.*
- 13. Agrippine de Claire Brétécher*
- 14. Chants révolutionnaire et poèmes slamés square J-P*
- 15. Place Albert Athimon, commune libre du Bouffay*
- 16. Libération de nains de jardin, place aimé Delrue*